

Czesław Miłosz et *Mittelbergheim* : le poète, le sage et les tentations du diable

Andrzej Franaszek

Mittelbergheim, l'un des plus merveilleux poèmes de Czesław Miłosz, porte un titre bien mystérieux. Il fut écrit par un homme de quarante ans qui était à mi-chemin de la vie. Ce fut comme une pause dans la course de la vie, dans les recherches artistiques, dans l'accomplissement du destin dont les gardiens sont « le feu, la puissance, la force ». Les belles images d'un village alsacien, et un calme donné pour un moment, mais seulement pour un moment, l'harmonie du monde juste observée. L'intuition de l'avenir. Une prière comprenant l'admiration, la gratitude, la quête. En le lisant, nous devons nous souvenir que nous sommes au milieu d'un récit que le poète nomma « *l'histoire d'un suicide véritable* ».



Czesław Miłosz

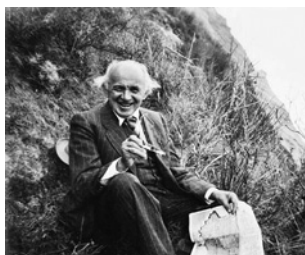
Le 1^{er} février 1951, Czesław Miłosz, à l'époque un modeste diplomate de la Pologne communiste, prit une décision périlleuse : il « choisit la liberté ». Il s'enfuit de l'ambassade de Pologne à Paris pour se réfugier à Maisons-Laffitte, au siège de la revue d'émigration *Kultura* dirigée par Jerzy Giedroyc. Très vite, il se retrouva dans le rôle d'un « animal traqué ». Les autorités de la Pologne populaire organisèrent une véritable chasse aux sorcières en déclarant qu'il était un traître à sa patrie, qu'il était assoiffé de dollars américains et qu'il payerait sa trahison par la perte de son talent. Une grande partie de la communauté polonaise émigrée, surtout celle de Londres, conservatrice et intransigeante, voyait en lui, non pas un poète ou un intellectuel tombé dans un piège idéologique, mais uniquement un apparatchik, un opportuniste, voire un provocateur ou un espion. A cause de son passé communiste, les autorités des États-Unis – où vivait déjà sa famille – lui refusèrent tout visa d'entrée. Il ne put donc la voir, ni sa femme ni ses deux fils, dont l'un naquit durant son absence.

Lui-même n'avait même pas la certitude de la justesse de son choix. Au contraire, il oscillait entre une profonde dépression et des états d'excitation émotionnelle. Il combattait un sentiment de trahison envers ses amis restés au pays, mais aussi celui d'une vie ratée car, en choisissant l'émigration et en rompant avec « le camp du progrès » et celui de « l'avenir radieux », il se condamnait – comme l'affirmait la propagande communiste de l'époque –

aux « poubelles de l'histoire ». Il angoissait sans cesse ses hôtes de Maisons-Laffitte par des disputes. En luttant contre des pensées suicidaires, il tournait en rond dans sa chambre durant des heures, grillant cigarette sur cigarette, et se grattant nerveusement jusqu'au sang. Vincenz écrivit, à la lecture d'une des lettres de Miłosz, qu'il était « *totale­ment malade, car une phrase contredisait totale­ment l'autre ; je n'ai pas été capable de comprendre tant de contradictions jusqu'au jour où j'ai vu l'image d'un coléoptère cloué au sol par une épingle, les pattes continuant à essayer de courir. A ce moment, j'ai compris.* »

C'est justement à Stanisław Vincenz que Jerzy Giedroyc s'adressa pour lui demander d'aider Miłosz à sortir de son désarroi. C'est en grande partie grâce à lui que Miłosz retrouva son équilibre spirituel. Vincenz, à l'époque un sexagénaire plein de vigueur, était issu d'une famille d'origine française établie depuis longtemps en Galicie. Il était né dans le village de Słoboda Rungurska, près de Kołomyja (aujourd'hui en Ukraine Occidentale), où son père fut l'un des pionniers de l'industrie pétrolière. Stanisław Vincenz ne s'intéressait pas à l'activité de son père. Vivant comme l'indique sa notice biographique « *aux confins des cultures valaque, gitane, slovaque, arménienne, ukrainienne, tchèque, polonaise et autrichienne* », il étudia le droit, la biologie, le sanscrit, la psychologie et la philosophie aux universités de Lviv et de Vienne. Il s'intéressa particulièrement à la culture des Houtsoules, une population montagnarde d'origine ukrainienne vivant dans les Carpates aux confins de la Bucovine et de la Ruthénie. Spécialiste de la Grèce antique et surtout d'Homère, il traduisit Dostoïevski et écrivit une monumentale œuvre romanesque, *Na wysokiej poloninie*. Il fut surtout un sage socratique qui savait soigner les âmes blessées.

Après une véritable odyssée durant la guerre, dont une arrestation par le NKVD, il trouva refuge avec sa femme Irène près de Grenoble, dans le petit village alpin de La Combe-de-Lancey, dans le Val d'Isère. Une vieille maison paysanne de pierre attirait les invités malgré une table d'hôtes qui n'offrait parfois que des tomates et de la małmałyga, un plat traditionnel ruthène à base de semoule ou de farine. Il y fallait chercher l'eau au puit. Vincenz, comme l'écrivait Jeanne Hersch, était « *grand, puissant, lourd, avec une tête ronde, grande et large, et une paire d'yeux bleus inhabituels* » dont le regard provenait « *d'un pays perdu où l'humour des voyous et la nostalgie redonnent la fraîcheur et une profondeur transparente à l'amour ; il était l'ami. Tous venaient le voir : les vieux, les enfants, les femmes, tout le monde (...)* pour racon-



Stanisław Vincenz

ter ce qui se passait ou pour dire que rien ne s'était passé. Chacun s'essayait un moment pour être écouté, aperçu, aimé. »

Czesław Miłosz vint pour la première fois à La Combe à la fin de l'été 1951. Il ressentit aussi ce rayonnement et, malgré toutes ses douleurs, « s'acclimata ». De retour à Paris, il fut, selon Giedroyc, « transformé, moins inégal et plein d'un nouvel enthousiasme pour le travail ». Enfin, comme il le ressentait lui-même, il était serein et se demandait « combien de temps suffirait ce réservoir de bonheur que j'amenais de La Combe ». Seules vingt années séparaient les deux hommes, et pourtant il semblait à Miłosz que Vincenz venait d'une autre époque, plus heureuse, où l'on respirait plus profondément sans sentir sur soi le regard froid de l'esprit du temps.

L'auteur de *Na wysokiej poloninie* le traita avec une grande bienveillance, mais aussi avec un peu d'indulgence. Miłosz, à son tour, voyait en lui un père ou un grand-père sage et donnant confiance. On peut dire qu'en cherchant le soutien spirituel de Vincenz, Miłosz allait à contre-courant du temps, en recherchant jusque dans son enfance pour retrouver le réservoir des forces afin d'atteindre « l'âge d'adulte, l'âge des échecs¹ ».

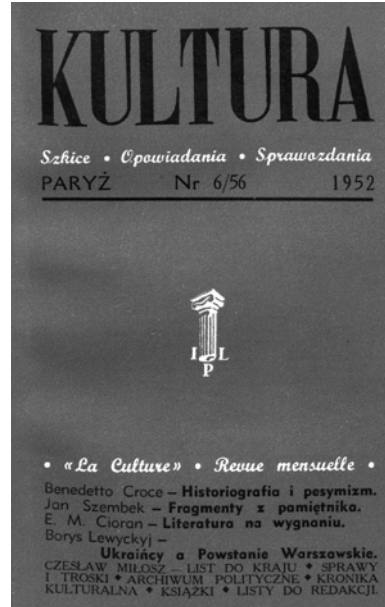
Les multiples rencontres et l'intensif échange épistolaire avec Vincenz ont rendu possible le processus de sortie de dépression et, surtout, d'empoisonnement idéologique, d'influence – au moins partiellement – de la doctrine marxiste et stalinienne. On peut comparer ce processus à un exorcisme car Miłosz ressentait l'initiation à la « sagesse » communiste comme une sorte de pacte avec le diable.

L'écrivain déraciné, privé de sa maison au sens littéral mais aussi spirituel, cherchait sa place sur Terre. Vincenz l'aida à la retrouver. Il lui montra que vivre dans sa patrie ne signifie pas simplement demeurer physiquement dans les frontières du pays et que l'histoire n'est pas un recueil de lois mais l'héritage et la mémoire d'individus. Il n'a pas essayé de discuter avec le tentateur idéologique en utilisant sa langue, une langue abstraite de syllogismes. Il parlait par un récit, prononcé dans une maison en granit comme si Miłosz avait la chance de pénétrer dans le cœur de la pierre pour y trouver la force de la Terre. Il le soignait avec un remède qui permettait au poète en douleur de se libérer lui-même. Il lui intima avec patience : « échappez-vous vers votre véritable destin et vers la liberté intérieure ». Il lui recommanda de visiter à Paris le Musée de l'Homme pour « abandonner l'époque et atteindre l'humanité », parmi les statuettes préhistoriques et les masques africains. Il lui conseilla d'abandonner les bibliothèques pour des randonnées afin de repousser les cauchemars nocturnes. Il l'incita à un lent voyage à travers le monde, à le toucher avec les pieds et les mains, à regarder avec humilité l'infini de ses formes, libres des folies humaines et des chuchotements sataniques.

¹ Expression issue d'un poème d'Adam Mickiewicz.

La thérapie, même si elle n'a pas causé une transformation immédiate, donna continuellement des antidotes à l'organisme. Quand - quelques années plus tard - Miłosz fut capable de résumer cette leçon d'espoir que lui offrit Stanisław Vincenz, il dira qu'elle fut un contrepoids à la peur et au sentiment de l'absurde « *dont les vrais noms sont probablement le manque de piété et le nihilisme* » et qu'ils sont l'incapacité de voir autre chose que le « *moi* » et stérilisent l'imagination. Le nihilisme, c'est aussi « *le sentiment de perte de la patrie, céleste et terrestre. La patrie, c'est la chose que nous aimons. Peut-on aimer le Ciel dépourvu de toutes nos idées sur lui et peut-on aimer la Terre dont la surface se transforme en abstraction ?* ». La leçon de mémoire, un dialogue sur la pierre taillée depuis des millénaires par la main de l'homme, sur la route qui se souvient du légionnaire romain, sur l'arbre planté depuis un siècle, apportant la touche du passé tout en donnant la distance par rapport à soi-même et la plénitude avec la famille humaine.

Le poème *Mittelbergheim*, dédié à Stanisław Vincenz, fut le premier signe de l'espoir. Le poète lui-même le décrit comme « *le poème de la convalescence* ». Miłosz arriva dans ce village alsacien en septembre 1951 quand le Congrès pour la Liberté de la Culture, un forum international d'intellectuels de gauche mais antitotalitaires, organisa une conférence dans la proche petite localité d'Andlau. En présence, entre autres, de Roger Caillois, de Nicola Chiaromonte et de Denis de Rougemont, Miłosz y lut son essai *La grande tentation*, qui se transforma plus tard en livre, *La Pensée captive. Essai sur les logocraties populaires*, consacré aux pièges tendus aux intellectuels et artistes qui capitulent devant l'idéologie communiste².



Le numéro de *Kultura* où parut le poème pour la première fois.

² Le poème est actuellement affiché sur le mur du vieux moulin à huile de Mittelbergheim, en versions française et allemande, avec la signature : « Czesław Miłosz. Né en Lituanie. Prix Nobel de Littérature en 1980. » Cf. également dans ce numéro l'article de Janine Kohler « Le poète Oscar Miłosz et l'Alsace ».

Le village de Mittelbergheim, situé sur une ancienne route celtique et mentionné dans les chroniques du VII^e siècle, est aujourd'hui connu principalement pour ses vignes et son excellent sylvaner. Des bornes lumineuses portant les messages de grands poètes européens ont été installées à la fin du XX^e siècle sur le pont de l'Europe reliant Strasbourg à la ville allemande voisine de Kehl. Les paroles de Miłosz figurent parmi ces messages : « *Je suis la voix d'une autre Europe, à laquelle appartiennent de nombreuses villes et pays à l'est de l'Allemagne. (...) Malgré les divisions du passé, nous avons tous beaucoup de choses en commun. C'est la mémoire du Sud, de la civilisation méditerranéenne qui a été toujours présente dans notre religion, notre philosophie, nos monuments, dans le langage, la peinture et l'architecture. J'ai moi-même grandi dans une ville où le baroque prédominait dans les églises catholiques romaines du Nord, et j'ai appris à l'école à réciter Horace et Ovide. C'est pourquoi j'ai senti que j'avais le droit de penser que l'Europe était ma patrie*³ ». Ces paroles font écho à la sagesse de Vincenz.

Traduit du polonais par Piotr Daszkiewicz

Repères biographiques : Andrzej Franaszek, né en 1971, est historien et critique littéraire, membre de la rédaction de *Tygodnik Powszechny*, maître de conférences à l'Institut de Philologie Polonaise de l'Université Pédagogique de Cracovie, auteur des livres *Ciemne źródło. Esej o cierpieniu w twórczości Zbigniewa Herberta* (Znak, 2008), *Przepustka z piekła. 44 szkice o literaturze i przygodach duszy* (Znak, 2010) et *Miłosz. Biografia* (Znak, 2011). Pour sa biographie de Miłosz, il a obtenu le prix de la Fondation Kościelski (Fundacja Kościelskich) et le prix Nike des Lecteurs de *Gazeta Wyborcza*. Ce texte est une version remaniée de fragments de ce livre.

³ Cf. *Ecrire les frontières. Le Pont de l'Europe. Strasbourg*, Editions du Conseil de l'Europe, 1999.

Mittelbergheim

Stanisławowi Vincenzowi

Wino śpi w beczkach z dębu nadreńskiego.
Budzi mnie dzwon kościółka
między winnicami Mittelbergheim.
Słyszę małe źródło
Pluszczące w cembrowinę na podwórzu, stuk
Drewniaków na ulicy. Tytoń schnący
Pod okapem i pługi i koła drewniane
I zбочa gór i jesień przy mnie są.

Oczy mam jeszcze zamknięte. Nie goń mnie
Ogniu, potęgo, siło, bo za wcześnie.
Przeżyłem wiele lat i jak w tym śnie
Czułem że sięgam ruchomej granicy
Za którą spełnia się barwa i dźwięk
I połączone są rzeczy tej ziemi.
Ust mi przemocą jeszcze nie otwieraj,
Pozwól mi ufać, wierzyć że dosięgnę,
Daj mi przystanąć w Mittelbergheim.

Ja wiem, że powinienem. Przy mnie są
Jesień i koła drewniane i liście
Tytoniu pod okapem. Tu i wszędzie
Jest moja ziemia, gdziekolwiek się zwrócę
I w jakimkolwiek usłyszę języku
Piosenkę dziecka, rozmowę kochanków.
Bardziej od innych szczęśliwy, mam wziąć
Spojrzenie, uśmiech, gwiazdę, jedwab zgięty
Na linii kolan. Pogodny, patrzący,
Mam iść górami, w miękkim blasku dnia
Nad wody, miasta, drogi, obyczaje.

Ogniu, potęgo, siło, ty co mnie
Trzymasz we wnętrzu dłoni której bruzdy
Są jak wąwozy olbrzymie, czesane
Wiatrem południa. Ty co dajesz pewność
W godzinie lęku, tygodniu zwątpienia,
Za wcześnie jeszcze, niech wino dojrzewa,
Niechaj podróżni śpią w Mittelbergheim.

Czesław Miłosz

Mittelbergheim

A Stanisław Vincenz

Le vin dort dans les fûts de chêne du Rhin,
La cloche d'une chapelle dans les vignes m'éveille
A Mittelbergheim. J'entends une petite source
Ruisseler dans le puits de la cour, un claquement
De sabots dans la rue. Le tabac qui sèche
Sous l'auvent, et les charrues et les roues de bois
Et les versants des monts et l'automne m'accompagnent.

Je garde les yeux clos. Ne me pressez pas,
Vous, feu, vigueur, puissance, il est trop tôt.
J'ai traversé nombre d'années et, comme au cours de ce demi-sommeil,
J'ai senti là que j'atteignais cette nouvelle frontière
Au-delà de laquelle couleur et son s'accomplissent
Et les choses de cette terre sont unies.
Ne m'obligez pas encore à vous ouvrir les lèvres.
Laissez-moi m'attarder ici, à Mittelbergheim.

Je connais mon devoir. Ils sont avec moi,
Automne et roues de bois et tabac suspendu
Sous l'auvent. Ici et partout
Se trouve ma patrie, où que je tourne,
Quelle que soit la langue, j'entendrais
Le chant d'un enfant, les paroles d'amants.
Plus heureux que quiconque, il faut que j'accueille
Un regard, un sourire, une étoile, le genou ployé
Froissant la soie. Serein, voyant,
Je graviterais les collines dans la douce chaleur du jour
Au-delà des eaux, des cités, des routes, des coutumes humaines.

Feu, vigueur, puissance, qui me tenez
Au creux de votre main dont les sillons
Semblent d'immenses gorges creusées
Par un vent du sud. Vous qui donnez la certitude
A l'heure de la crainte, dans la semaine de doute,
Il est trop tôt, laissez mûrir le vin,
Laissez dormir les voyageurs à Mittelbergheim.

Czesław Miłosz

Traduit par Monique Tchui et Jill Silberstein et revu par l'auteur.